

d'avoir créé le monde. Cette mystique écrit aussi de la philosophie politique, mieux, elle se lie avec le syndicalisme révolutionnaire, va travailler chez Renault, déclare à Simone de Beauvoir qu'elle restait pénétrée d'attitudes bourgeoises. Puis elle s'intéresse à l'universalisme religieux et à l'hindouisme. Réfugiée à New York puis à Londres pendant la guerre, elle veut se faire envoyer en mission en France. Mais les chefs de la Résistance ne l'acceptent pas: son physique était très reconnaissable; de plus ils connaissaient son inefficacité dans toutes les choses pratiques et soupçonnaient que sa disponibilité pour le sacrifice cachait le désir du martyr. Elle se nourrit mal et mourut à 34 ans en 1942. Petit à petit ses papiers furent publiés. Son oeuvre—et sa vie—ne manquèrent pas de fasciner. Qu'est-ce que la décréation? En 1974 un colloque de Cerisy rassembla divers spécialistes. Les textes sont maintenant réunis. Gilbert Kahn y a ajouté d'autres essais portant en particulier sur sa philosophie religieuse. Les textes sur le judaïsme sont particulièrement éclairants, ainsi que ceux sur la métaphysique et la mystique. Le meilleur guide à l'ensemble reste néanmoins l'admirable biographie écrite par son amie Simone Pétrement (2 vols. Paris Fayard, 1973; traduction anglaise, New York, Pantho Books, 1976).	la mentalité misogyne du système féodal, l'attitude guerrière qui régnait du VI^e au XII^e siècles, les changements qui au début du Xe siècle préparèrent les croisades et enfin les croisades avec leur impact culturel, social et commercial. Une courte comparaison est faite entre les troubadours—hommes et les troubadours—femmes, Meg Bogin découvrant que les 'trobairitz' femmes sont toutes de naissance aristocratique, que leur poésie est concrète, directe, révélatrice d'expériences vécues, évoquant même des scènes de lit, alors que les poèmes des troubadours-hommes sont pleins d'humilité, de mysticisme même, révélant l'intérêt évident du poète qui désirait entrer dans les bonnes grâces du mari de la dame vénérée dans le but d'accéder à un rang social plus favorisé. L'auteur souligne aussi l'influence de la culture maure si répandue en Occident à cette époque. Utilisant la poésie courtoise, ces femmes plaident pour une reconnaissance effective, elles font valoir leur pouvoir, elles ne se contentent plus de l'amour symbolique et sublimé loué par les hommes mais exigent au contraire amour pour amour et même la supériorité indiscutée dans ce domaine. La situation sociale et politique des femmes au Moyen-Age connaîtra de profonds changements. Bien que les femmes d'Occitanie aient été apparemment privilégiées par rapport aux femmes de la France du Nord (le Sud et le Nord étant démarqués plus ou moins par la Loire), l'élévation de leur statut est une conséquence essentielle des croisades. Nous assistons à l'émergence d'une nouvelle classe sociale—celle des habitants des villes—redevenable de son pouvoir à la richesse monétaire et non plus à la simple possession de terres. Époque ambiguë et pleine de contradictions que celle où vécurent ces femmes-poètes, époque de lente germination qui produira l'émancipation féminine de nos temps modernes. Les textes, à l'exception de deux, sont empruntés à une monographie allemande de 1888, <i>Die Provenzalischen Dichterinnen</i>. Les poèmes sont présentés à la fois dans leur langue originelle et dans leur traduction française qui a tâché de respecter rythme et contenu. Quelques notes biographiques précèdent les textes. L'auteur nous communique les sources des manuscrits. Le peu de renseignements disponibles fait de cette étude une source précieuse, l'auteur ayant rassemblé ses informations, ses recherches et ayant déduit des probabilités fort intéressantes. Nous ne pouvons que conseiller la	lecture de cet ouvrage concis, clair et bien structuré, qui jette une lumière sur ces femmes inconnues, chantes si humains et émouvants de l'Amour éternel.
<i>Les Femmes troubadours.</i> Editions Denoël/Gonthier, 1978, 203p.		<i>Les Femmes et le socialisme</i>, Charles Sowerine, Paris, Presses de la Fondation Nationale de Science Politique, 1978, 285p.
Louise Vanhee-Nelson Paru en 1976 et traduit de l'anglais en français par Jeanne Faure-Cousin avec la collaboration d'Anne Richou, ce livre précieux nous présente une des rares études sur les femmes-troubadours des XII^e et XIII^e siècles au Sud de la France. Seule l'Occitanie a donné des femmes-troubadours. L'auteur, Meg Bogin, a fait une recherche extensive concernant quelques vingt femmes poètes, consultant même les généalogies de l'époque, les dictionnaires de science héraldique, des documents concernant les familles nobles d'Occitanie. Les femmes-chantres du Moyen-Age ont été fort ignorées. Aussi quelle joie que de découvrir ces noms aux résonances poétiques: Tibors, Comtesse de Die, Almucs de Castelnaud et Iseut de Capio, Azalais de Porcairages, Marie de Ventadorn, Garsenda, Biers de Romans, Guillelma de Rosers, pour n'en citer que quelques-unes. L'auteur a situé ces Provençales dans leur contexte historique, faisant ressortir	la situation sociale et politique des femmes au Moyen-Age connaîtra de profonds changements. Bien que les femmes d'Occitanie aient été apparemment privilégiées par rapport aux femmes de la France du Nord (le Sud et le Nord étant démarqués plus ou moins par la Loire), l'élévation de leur statut est une conséquence essentielle des croisades. Nous assistons à l'émergence d'une nouvelle classe sociale—celle des habitants des villes—redevenable de son pouvoir à la richesse monétaire et non plus à la simple possession de terres. Époque ambiguë et pleine de contradictions que celle où vécurent ces femmes-poètes, époque de lente germination qui produira l'émancipation féminine de nos temps modernes. Les textes, à l'exception de deux, sont empruntés à une monographie allemande de 1888, <i>Die Provenzalischen Dichterinnen</i>. Les poèmes sont présentés à la fois dans leur langue originelle et dans leur traduction française qui a tâché de respecter rythme et contenu. Quelques notes biographiques précèdent les textes. L'auteur nous communique les sources des manuscrits. Le peu de renseignements disponibles fait de cette étude une source précieuse, l'auteur ayant rassemblé ses informations, ses recherches et ayant déduit des probabilités fort intéressantes. Nous ne pouvons que conseiller la	Yolande Cohen Voilà le livre qu'il faut lire et qui enfin comble un vide devenu inquiétant; du nouveau sur un sujet qui n'a d'égal, au niveau de la controverse, que les prises d'otages. D'autant que la première page nous annonce 'un siècle d'histoire'. Que le lecteur ne s'y méprenne pas. Ce n'est pas des femmes et du socialisme dont il est question, et encore moins d'un siècle. Le titre et le sous-titre sont quelque peu trompeurs. Il s'agit en fait d'une analyse détaillée des organisations politiques socialistes de femmes au tournant du siècle en France. Pourquoi ne pas le dire? Surtout quand c'est la transcription d'une thèse de doctorat et qu'on est méticuleux au point de reproduire la bibliographie en microfiches. Une première! Indépendamment de ces petits inconvénients, qui sont gênants quand on n'y est pas préparé, nous avons là une très solide étude d'histoire sociale, avec des sources et une documentation non moins solides. Centré essentiellement sur des groupes de femmes militant dans l'orbite des multiples partis ouvriers que le mouvement ouvrier français compte, l'ouvrage de Sowerwine tente de tirer les fils de cette activité; éclatée et laborieuse il faut bien le dire. Comment en effet éviter les dédales des disputes, scissions et autres divisions nécessairement engendrées par une activité groupusculaire? Moins de 500 en 1900, 1500 en 1914 et quelque 2200 en 1932, tels sont les chiffres indiquant la participation des femmes au socialisme de secte. Mais au-delà de ces restrictions, que reste-t-il du féminisme français? C'est d'abord, avec la constitution du premier Parti Ouvrier en 1879, l'émergence d'un féminisme soucieux de conquérir des droits politiques. Démarcation claire du mouvement précédent animé par Léon Richer et son <i>Droit des Femmes</i> qui préférait mettre en avant la conquête des droits civiques. Féminisation du féminisme français sous la 3^e République, qui est désormais pris en charge par Hubertine AUCLAIR et son mouvement des suffragettes autour de <i>La Citoyenne</i> (fondé

en 1881). Mais cette tentative de conquête de droits égaux échouera lamentablement devant l'indifférence des uns, et les antagonismes internes au mouvement. Reste alors le groupe socialiste: de faibles tentatives sont faites en 1880, de se constituer en groupe séparé, mais à l'intérieur de la Fédération des Travailleurs socialistes de France: c'est l'Union des Femmes.

Des actions d'éclat seront entreprises, en vue d'attirer l'attention sur l'oppression des femmes. Léonie ROUZADE, membre de l'Union, décidera même de se porter candidate en décembre 1881 aux élections municipales parisiennes, en guise de protestation. Canaditude symbolique, elle recueille 57 voix contre 631 et passe à la postérité comme la première femme sollicitant un mandat électoral en France. Mais l'Union des Femmes meurt de sa belle mort et avec elle, les traces de féminisme que le socialisme pouvait encore racoler.

Avec la difficile décennie '90, le socialisme se consolide en partis ou sectes de plus en plus structurés et antagonistes; les femmes n'ont plus qu'une place résiduelle dans les partis, et encore à condition qu'elles fassent abstraction des revendications féministes. On veut bien des femmes socialistes parce qu'elles sont socialistes et pas femmes...

C'est cette évolution qu'illustre bien l'histoire morcelée du groupe Féministe Socialiste que Elisabeth RENAUD et Louise SAUMONEAU constituent en 1899. La première aurait tendance à être féministe, la seconde à être socialiste, ce qui ne tardera pas à entraîner des antagonismes violents entre elles et la disparition du groupe en 1905, date, précisément, de constitution de la S.F.I.O. Pur hasard encore? Entre temps la question du droit de vote des femmes est restée sur les tablettes. Déposée en 1901 à la chambre, la motion ne sera reprise par les socialistes qu'en 1910 et en 1914 où ils l'appuient fermement en la mettant à l'ordre du jour. Le droit de vote fut finalement adopté en 1919 par la Chambre mais arrivée en 1922 au Sénat la loi est encore enterrée.

Ce n'est donc pas le cheval de bataille principal du Parti Socialiste. Comment pourrait-il en être autrement quand, en son sein même, les militants comme les dirigeants du P.S. refusent de considérer cette situation?

La normalisation se fera donc en 1913: le Groupe des Femmes Socialistes, section de la SFIO, est créé pour soutenir et défendre les revendications du prolétariat féminin. Pas n'importe lequel: c'est bien sûr, du prolétariat féminin déjà adhérent

au P.S. qu'il s'agit.

Restriction extrême donc et étouffement du féminisme derrière le socialisme émancipateur.

Tableau sombre d'une succession d'échecs ou de trappes dans lesquels s'enlisent les enthousiasmes féministes.

Histoire éclairée par ces quelques portraits de militantes actives et avenantes qu nous font découvrir qu'à tout le moins elles ont existé. D'autant que les quelques jalons qu'elles ont posés restent bien vivants pour nous: n'est-ce pas le mouvement des femmes qui le premier a réagi contre l'atrocité de la guerre mondiale et a pris les devants d'une manifestation pacifiste? Avant Zimmerwald, les femmes socialistes en petit nombre certes et sous la houlette d'une vétérane Clara Zetkin, décident dès 1915 de rejeter les atrocités de la guerre sur les bourgeoisies nationales et prônent la reprise des relations internationales.

Au total, ce n'est pas vraiment qu'une histoire négative. En fait, quand on compare cette histoire à celle parallèle des Jeunesses Socialistes, dans le même pays et à la même période, on ne peut qu'être frappé par les similitudes des deux. La même marginalisation par le parti de toute revendication ou de toute existence n'entrant pas dans les normes—elles-mêmes peu définies—nous frappe.

De telles remarques nous conduisent à nous demander ce qui fait que de tels partis continuent encore de jouir du prestige attaché à l'émancipation humaine. Car en fait ce que Sowerwine découvre pour les femmes et ce que moi-même j'ai démontré pour les Jeunes, prouve, s'il en était encore besoin, combien le SFIO et les sectes socialistes qui l'annoncent ont réduit les espoirs de milliers de jeunes, de femmes, de prolétaires à une simple bureaucratie.

Ourika, Madame de Duras, Paris, Éditions des femmes, 1979, 69 p.

Lucie Lequin

Ce livre, aujourd'hui oublié, eut un grand succès lors de sa parution en 1823. Cette réédition le classe désormais au rayon féministe. *Ourika* fait état de l'exclusion des femmes de la société et/ou de l'amour. C'est aussi un ouvrage politique qui dénonce la racisme d'où l'accusation portée contre Madame de Duras 'd'avoir rendu intéressante (...) une négresse qui n'avait même pas l'avantage d'être une négresse créole'.

Claudine Herrmann fait revivre cet écrivain féminin du passé. Dans une intro-

duction vigoureuse, elle nous rappelle la vie de Claire de Duras qui fut l'amie de Chateaubriand, appréciée par Goethe et souvent comparée à Madame de Staël. Une brève analyse de 'l'amitié' entre Madame de Duras et Chateaubriand révèle l'égo-centrisme de ce dernier et le malaise de Claire de Duras qui a très vite découvert 'qu'en amitié comme en amour les hommes et les femmes n'échangent pas un sentiment équivalent'. Herrmann explique aussi la détérioration des relations entre Madame de Duras et sa fille Félicie qu'elle aimait passionnément. Ces deux chagrins ont profondément marqué ses oeuvres. *Ourika* raconte l'histoire d'une jeune femme noire qui, à l'âge de deux ans, fut sauvée de l'esclavage et amenée en France. Elle est alors confiée à Madame de B. qui l'élève dans son milieu et lui apprend le 'bon goût'. Elle lui donne une 'éducation parfaite'. Vers l'âge de quinze ans, Ourika surprend une conversation entre sa bienfaitrice et une amie. Elle comprend alors qu'elle est sans avenir, sans appui; pour la première fois, elle se voit 'négresse' et se sent 'étrangère à la race humaine'. Ce premier contact avec le racisme la jette dans un accablement qui la conduit à la mort quelques années plus tard. *Ourika* est le récit de ce tourment secret et solitaire.

Des notes de Claudine Herrmann complètent cette édition féministe et décodent le roman. Ainsi, *Ourika* représente Madame de Duras qui, comme Ourika, attribue une partie de son malheur à son intelligence et à 'la privation des besoins du coeur'. Charles, l'ami d'enfance d'Ourika, est tour à tour Chateaubriand et Félicie. En plus des détails autobiographiques, les notes de Claudine Herrmann donnent quelques renseignements historiques, notamment sur le racisme.

Par cette édition féministe, Claudine Herrmann met en lumière le lien entre la ségrégation raciale et la ségrégation sexuelle. De plus, en situant l'oeuvre dans son contexte historique, elle en facilite la compréhension. Ainsi l'apparente passivité de Claire de Duras et d'Ourika, qui toutes deux avaient développé un esprit critique face aux valeurs de leur milieu, s'explique. Incapables et empêchées de poser des gestes qui auraient changé leur vie, elles ne peuvent que transgresser l'interdit de la parole: Claire de Duras écrit son malheur et Ourika raconte son secret à son médecin avant de mourir.

Ourika est un texte vivant, vibrant qui parle au coeur. L'exclusion et le mutisme partiel d'Ourika ne sont pas si loin de nous. Les femmes ne font que commencer à se dire et surtout à être écoutées.